

éloges, il faut qu'ils soient bien mauvais. Vous si ce Monsieur a bien jugé le Journal républicain, publié dans les intérêts populaires...

"Nous disions que M. Eugène Sue commet une injustice, et non pas seulement une injustice historique, mais une injustice dont les conséquences peuvent se traduire par un dommage matériel et moral. Que fait-il en effet ? Il accuse les Jésuites, non par l'histoire, mais par le roman ; il invente une fiction, pour faire prononcer contre un être réel un jugement de mort. Qu'on fasse contre les Jésuites un livre sérieux, basé sur des faits plus ou moins bien appréciés, mais enfin sur des faits historiques, c'est ainsi que l'on plaide ; mais qu'on fasse un roman, un mélodrame à grand spectacle avec lequel on passionne la foule, en vérité c'est un procédé qui n'est pas digne de la justice, qui n'est pas même digne de la civilisation."

"Mais ce n'est pas tout.—Admettons que de l'examen historique il soit résulté, pour M. Sue, que les Jésuites étaient capables d'actes dignes, des galères et de la potence, tels que ceux commis par Rollin et par d'Alzény, et qu'il ait voulu exprimer une idée vraie par des faits imaginaires, c'est-à-dire remonter la vérité historique par la vérité philosophique, il aurait alors fallu, comme dans le roman, maintenir la vérité et la justice philosophiques, et ne pas se laisser aller à l'indignation et à l'outrage. Eug. Sue ne l'a pas fait. Les Jésuites ont été traités avec la dignité de la Phœnix, n'est-il pas vrai aussi qu'ils ont porté la civilisation et le christianisme en Amérique, et relevé l'homme plongé dans la barbarie ?—Admettons que Rollin soit vrai ; mais François-Xavier n'est-il pas vrai aussi ?—François-Xavier, dont un écrivain protestant, Hatdun, dans son Histoire des Indes, a dit : "Si la religion de Xavier s'accordait avec la nôtre, nous le devrions estimer et honorer comme un autre saint Paul. Si je considère la patience et la douceur avec lesquelles il a présenté aux grands et aux petits les eaux saintes et vives de l'Évangile ; si je regarde le courage avec lequel il a souffert les injures et les affronts, je suis contraint de m'écrier avec l'Apôtre : qui est capable, comme lui, de ces choses merveilleuses ?—Hé ! qui ! lui ! qui mettez la scène d'un des épisodes du Jéferrant dans l'Inde, et lorsque vous arrivez, en vertu de votre imagination, les Jésuites à la secte des Irongeurs, la justice ne vous dit pas de les rattacher, en vertu de l'histoire, à l'apostolat de François-Xavier ? Vous passez les mens, et vous oubliez que les Jésuites les ont passés, allant porter dans les déserts du Nouveau-Monde la sérénité de leur courage et la force de leur intelligence, se montrant à la fois des apôtres et des législateurs ! M. Sue dédaigne la vérité de l'histoire, et il n'a pas même respecté l'impartialité du roman."

"Les conséquences de cette injustice sont-elles seulement morales et historiques, c'est-à-dire, ne se traduisent-elles pas en un dommage matériel et moral ? M. Sue lui-même ne pourra le nier. Il lui vient bien à l'esprit un instant en repos son imagination et interroger sa raison et sa conscience. Nous ne parlerons pas du dommage que ses accusations partiales et exagérées peuvent porter à une classe d'individus qui a droit, ce semble, à un arrêt éclairé et impartial ; nous ne nous occuperons pas des Jésuites, qu'on semble vouloir mettre hors la loi et hors la société ; mais nous nous occuperons du clergé français que, sans doute, on n'a pas l'intention de mettre, à son tour, hors la loi et hors la société. M. Sue s'adresse, par son roman, aux jeunes gens et aux femmes. C'est-à-dire à la partie de la société la moins éclairée et la plus sensible à l'adresse, en outre, par sa tendresse politique, aux classes ouvrières. Il parle à un auditoire de cinq cent mille femmes, jeunes gens, et ouvriers. Pour cet auditoire, il n'y a pas de distinction possible entre un prêtre et un Jésuite. Or, l'effet du Jéferrant, qui en apparence, n'est que la mise en scène d'un épisode de l'histoire, est en réalité la mise en scène d'un prêtre. C'est la continuation de l'œuvre de Voltaire, de Diderot, des encyclopédistes, par le mélodrame à grand spectacle. A l'heure qu'il est, M. Sue fait rejillir la haine dont il recouvre la robe noire du Jésuite, sur l'âme blanche du prêtre. Il ne cherche le peuple le respect pour le légitime, et peut-être la foi en Dieu. Est-ce ainsi qu'il prétend éclairer et servir le peuple ? Hélas ! en ressuscitant les idées voltairiennes, pourquoi donc n'a-t-on pas ressuscité la forme voltairienne ? On nous a rendu le venin, mais on ne nous a pas rendu le vase de Cothurne qui le contenait. C'est dans un vaste défilé qu'on l'a versé, afin sans doute que le peuple le portât à ses lèvres avec moins de délices."

"Elle bien ! Qu'en pense le lecteur sérieux ? Où est maintenant la haute morale, la morale pratique de ces admirables écrits ?—Le Jéferrant jugé par un juif, avec sa seule conscience d'honnête homme, est une injustice indigne de la civilisation, et l'Année qui ne l'excepte pas, dans son enthousiasme pour les admirables écrits d'Eugène Sue, se gonfle d'une grossière colère contre un prêtre qui le dénonce "comme une tache à la littérature française, et une insulte à la morale publique." Lequel a raison : du juif, honnête homme, ou de l'Année qui traite avec un si suprême dédain la bibliothèque du prêtre, qu'il appelle un arsenal de benédicte ? Cet arsenal ne vaut-il pas celui où l'Année va puiser journalièrement les inspirations philosophiques qui le portent à qualifier d'admirables écrits, les hideuses élocutions qu'un juif répousse comme "indignes de la civilisation" ? Un juif s'indigne de voir Eug. Sue travailler par ses romans à mettre le clergé catholique hors la société, faire rejillir la haine sur l'âme blanche du prêtre, tuer chez le peuple le respect pour le légitime, et peut-être la foi, prétendant ainsi éclairer et servir le peuple ; et l'Année, moins scrupuleux qu'un juif, trouve tout cela admirable !..... Ah ! j'oubliais que l'Année a prétendu, lui aussi, éclairer et servir le peuple, précisément de la même manière, en acceptant la responsabilité des productions révoltantes de B. de Huntington, et de Trépassé, et qu'il n'a pas hésité à faire rejillir la haine jusque sur la robe blanche du souverain pontife. En se rappelant cela, le lecteur pourra s'expliquer les vives sympathies de l'Année pour les admirables écrits du sale romancier Eugène Sue. — Mais poursuivons."

"Le Jéferrant est l'écrit le plus monstrueux d'Eug. Sue. Ce qu'il a pu inventer de plus odieux, avec toutes les ressources d'une imagination prodigieusement exercée dans la pensée du mal, Eug. Sue l'a personnifié dans le Jésuite ou le Prêtre, car il n'y a point, entre les deux, de différence pour Eug. Sue, et ses lecteurs. Quel est en effet le but de ce roman ? Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, de réunir toutes les calomnies inventées contre les Jésuites jusqu'à ce jour, pour surexciter les passions haineuses contre eux ; mais bien évidemment de rendre odieux le catholicisme entier. Ce but apparaît clairement dans l'ensemble de cette œuvre immonde. En jetant sur la scène la Société de Jésus, pour lui faire jouer le rôle le plus abominable qui fut jamais, l'auteur a voulu rendre la religion Catholique responsable de tout ce que son imagination"

corrompte a pu inventer de plus criminel en esroqueries, rapines, perfidies, et atrocités. Voilà ce qu'Eug. Sue n'a pas craint de jeter au milieu de la société, de donner en pâture au peuple dans les feuilletons du Constitutionnel, journal voltairien. Ce n'est donc plus seulement le Jésuite qui est en cause dans la guerre que Eug. Sue a entreprise contre l'Eglise ; mais c'est le sacerdoce entier qu'on vient jeter en pâture à la fureur du peuple qu'il cherche à soulever par l'arme des lâches, la calomnie. L'analyse du roman va le prouver jusqu'à la dernière évidence.

AD PINSONNEAU, Ptre, (A continuer.)

Correspondance particulière de l'Univers.

Rome, 24 juin.

La police a mis la main sur deux sicaires, complices de Pace dans l'assassinat tenté sur le lieutenant-colonel Nardoni ; et ce qui est plus heureux, elle a pu découvrir et arrêter le sectateur qui, depuis plusieurs mois, nourrissait, payait et dressait au crime ces trois pauvres enfants destinés à cet infâme assassinat. On remontera plus haut, sans aucun doute, et c'est à Londres ou à Genève qu'on trouvera la main qui signe tous ces ordres de sang. Un parti n'est-il pas jugé, n'est-il pas condamné, quand il en vient à de semblables atrocités ? Que dire des gouvernements qui donnent l'hospitalité à de pareils hommes, qui servent leurs desseins démagogiques et qui se rendent moralement complices de tous les meurtres qu'ils ordonnent ? Ils renverront les fruits d'une semblable complicité : lord Palmerston sème les tempêtes ; il nourrit et caresse les assassins ; j'aurais bien que son pays ne soit tôt ou tard victime d'une pareille politique."

"Vous savez qu'une place de canonicat secret participant était demeurée vacante ; le Saint-Père vient d'y appeler un jeune ecclésiastique du plus grand mérite, Mgr Talbot, de l'illustre famille anglaise, qui, depuis des siècles, porte ce nom. Allié de la noble maison de Kruibry, il se trouve tenir aux Borghèse et aux Doria. Ainsi se complète la pensée du Saint-Père, d'avoir près de sa personne des prélats de diverses nations. Mgr Stella est Italien ; Mgr de Hohenlohe, Allemand ; Mgr de Mérode, Belge, et Mgr Tailbot, Anglais. C'est une pensée dont les conséquences auront plus de gravité qu'il ne semble au premier abord : il faut se souvenir que très ordinairement les canonicats secrets participants sont promus plus tard au cardinalat. Ainsi, peu à peu le Sacré-Colège admettra dans son sein des membres pris dans toutes les branches de la grande famille catholique. Et il y aura de plus cet avantage que les Cardinaux, ainsi formés aux usages, aux idées, aux traditions romaines, se seront suffisamment dépouillés des idées et des opinions particulières à chaque nation, et ne porteront dans la sainte assemblée des Princes de l'Eglise que les aspirations vraies, que les besoins incontestables des pays dont ils seront en quelque sorte les mandataires auprès du Saint-Siège."

"J'étais parfaitement renseigné lorsque je vous disais dans ma dernière lettre que le gouvernement français avait demandé trois chapeaux ; mais je Pétais moins bien quand j'ajoutais que la Cour de Rome n'en voulait accorder que deux. J'ai su depuis, et je suis bien aise de pouvoir avec certitude vous donner cette bonne nouvelle, que nous aurons dans le prochain Consistoire trois Cardinaux de notre nation. Quant aux noms propres, je me maintiens les deux que j'ai déjà donnés, c'est-à-dire Mgr d'Astros, Archevêque de Toulouse, et M. Mathieu, Archevêque de Besançon. Je ne connais pas assez sûrement le troisième pour pouvoir le citer aujourd'hui."

"On assure, et je suis porté à croire avec fondement, que l'un des trois Cardinaux qui seront prochainement promus est destiné à fixer sa résidence à Rome. Le clergé français aurait ainsi auprès du Saint-Siège un protecteur né, un intermédiaire qui pourrait rendre les plus grands services, en même temps qu'il pourrait donner au Saint-Père et aux préfets des diverses Congrégations ecclésiastiques les lumières les plus précieuses, les renseignements les plus certains. Le plan du Saint-Père se développe peu à peu, et l'on voit poindre la pensée providentielle de la dernière intervention, la mission divine de Pie IX. Tout ce qui s'est passé depuis son exaltation est une suite de merveilles dont le fruit sera précisément la réalisation de la pensée qu'il poursuit si noblement et si persévéramment. Aidons par nos prières l'accomplissement de cette œuvre si importante, mais si difficile."

"Les autres nations catholiques n'ont pas manqué, comme je le disais dans ma dernière lettre, de réclamer la même faveur que la France. Elles y avaient le même droit ; elles ont obtenu la même satisfaction. L'autriche aura, dit-on, trois chapeaux, et l'Espagne en aura deux. Quant à Naples, je n'ai rien de sûr concernant ses demandes, mais je suppose qu'elle aura également un ou deux chapeaux."

"ANGLETERRE.—Les journaux de Londres annoncent que le docteur Wiseman va être promu en cardinalat. Il partira dans le mois prochain pour Rome, où se rendra aussi l'honorable et révérend George Talbot, par suite d'une invitation expressé du Souverain-Pontife, qui a, dit-on, l'intention de lui confier une haute charge auprès de sa personne. — On lit dans le Memorial de Rome : "Nous apprenons que M. Caussidière, qui, seul des réfugiés français, a laissé la politique de côté pour se livrer à des spéculations commerciales qui sont couronnées d'un plein succès, va partir pour la Californie afin d'y fonder un comptoir qui dépendra de sa maison de Londres. L'idée du citoyen Caussidière est des plus heureuses. On dit que le citoyen Pormin, qui est un digne et expérimenté, sera mis à la tête des caves de la Californie." — On écrit de Constantinople, le 10 juillet à la Gazette de Cologne :

Correspondance particulière.

EXAMEN DU COUVERT DE LONGUEUIL.

M. l'ÉDITEUR,

Parmi les fleurs qu'un public éclairé offre à nos établissements religieux, dans ces temps d'examen publics et solennels, oserais-je présenter une modeste pensée à une Institution, qui, certes, est à la hauteur des progrès de l'éducation en Canada. Le couvent de Longueuil, connu sous la dénomination de couvent des Dames des Saints noms de Jésus et de Marie."

"Je ne m'étendrai pas sur les avantages que procure à la jeunesse, la bonne éducation que l'on reçoit à cette maison ; déjà une plume habile a exquisément quelques uns des excellents modes d'instruction que l'on y suit. Il me suffira de vous dire un mot des examens qui y ont eu lieu, le 31 juillet dernier."

"Il était charmant de voir tout à la fois, la modestie, la décence, l'aplomb, l'aisance, le laisser aller, si gracieux dans la jeune fille, se trouver réunis dans cet ensemble de 120 jeunes élèves, qui toutes ont répondu de manière à s'attirer les applaudissements réitérés du nombreux auditoire, témoin de leurs progrès. Parmi les branches usuelles d'instruction, sans parler de grammaire, d'histoire, de géographie, d'Anglais, etc., il en est deux qui certes m'ont flutté, moi vieux père de famille, et qui ce me semble ne sont guère à l'ordre du jour. Dans ce que l'on nomme les *fashionables female sciences*, je veux dire, l'art culinaire ou de la cuisine, et la science, non moins nécessaire, du ménage, deux branches que l'on cultive ici avec honneur et succès ; les ouvrages en laine et en broderie étaient magnifiques. Entre les petits chefs-d'œuvre de peinture et de dessins, j'ai admiré l'Eglise de Bon-Secours (le Montréal) si accidentée, si naturelle, que je me suis senti pénétré de la touchante pensée, que la jeune fille qui l'avait tracée, s'étais plus d'une fois agenouillée dans cette enceinte sacrée, et y avait prié l'Immaculée Vierge Mère pour la prospérité de la Communauté de Longueuil. Une scène des plus touchantes a terminé la séance de l'après-midi. Nos jeunes élèves avaient un devoir à remplir ; elles voulaient rendre un hommage mérité au souvenir de la vertueuse fondatrice de leur maison : Sœur Marie Rose, première Supérieure de la Communauté, qui les avait formées à la vertu, aux éléments des sciences, n'était plus ! le 9 Octobre 49 avait éclairé sa dépouille mortelle, déposée dans les voûtes de l'enceinte même qui nous abritait !

"Que dis-je, Sœur Marie Rose vit encore, et elle vivra longtemps dans cette maison. A l'instant où son nom est prononcé par une demoiselle vêtue des insignes du deuil, huit élèves couverts d'habits noirs avec leurs robes enlacinées de crêpes funèbres, paraissent, portant un grand tableau à demi-voilé, sur lequel le pinceau de l'artiste avait tracé de manière à saisir d'admiration l'auditoire, la vénérée et chérie Sœur Marie Rose !... Oui, c'était bien elle, avec sa douceur d'ange, ses traits délicats, quoiqu'altérés par sa vie de sacrifices—une jeune élève, au milieu d'un silence magique, produit par la sublimité de la scène, retracé avec onction les principaux traits de sa vie toute de dévouement à la Supérieure—ses paroles sont entrecoupées par les sanglots, des larmes d'attendrissement sillonnent les joues des nombreuses élèves—et vous comprenez, M. l'Éditeur, combien durent être vives les émotions de la foule silencieuse et recueillie !—Les examens se sont terminés, suivant l'usage, par l'offrande à la Sainte Vierge, des couronnées Lauréates, et le public s'est retiré, heureux d'avoir partagé les émotions d'une si intéressante portion de notre jeunesse Canadienne."

F. X. V.

Longueuil, 7 Aout 1850.

Extraits de Journaux.

(Du Canadien.)

"ILS DE JUAN FERNANDEZ.—LE BRICK PANAMA.—Nous devons à M. Gauthier, maître de poste à Pincourtville (Louisiane), d'avoir reçu hier le New-Orleans Delta, du 29 juillet, contenant une longue lettre datée de Juan Fernandez le 20 avril dernier, dans laquelle il est fait mention du brick Panama, parti de Québec, il y a neuf mois, pour la Californie, et de l'arrivée duquel à sa destination nous n'avons encore de nouvelles. Nous voudrions pouvoir reproduire en entier cette lettre, à cause de l'intéressante description qu'elle contient de la petite île encore aujourd'hui déserte que Daniel Defoe a rendue si chère à toutes les jeunes imaginations par son immortelle histoire de Robinson Crusoé (Alexander Selkirk) et de son fidèle Vendredi ; mais l'espace nous manque pour cela et nous devons nous borner à peu près à ce qu'il faut pour rendre intelligible ce qui a rapport aux argonauts canadiens. Le correspondant du Delta, parti de la Nouvelle-Orléans, le 19 décembre dernier, avec une quarantaine d'autres argonauts, parmi lesquels étaient plusieurs dames, sur la barque Lutra Snow, partageait avec beaucoup de personnes la croyance erronée que l'île de Juan Fernandez, une terre où dans sa jeunesse il avait souvent erré en imagination parmi les beautés et les délices d'un paradis terrestre, avait été submergée, il y a quelques années, dans un tremblement de terre ; et avait entièrement disparu. Cependant le vaisseau qui le portait, lui et ses compagnons, ayant doublé le cap Horn le 7 avril, et craignant, après une trop longue déviation dans ces régions orageuses, de manquer d'eau et de bois s'il prenait sa route directement pour San-Francisco comme il se l'était proposé d'abord, résolut, après une longue délibération, de se diriger sur l'île de Juan Fernandez, de le lieu dans lequel cette île devait se trouver si elle existait. Le 17, par 34 degrés 30 minutes de latitude

sud et 78 degrés 45 minutes de longitude ouest, ils rencontrèrent le baleinier Mary, de New-Bedford, qui les apprit que l'île en question était encore à sa place, et qu'ils pourraient s'y procurer du bois et de l'eau sans difficulté ; ce qui leur fut d'autant plus agréable qu'en même temps que cela leur épargnait un relâche à Valparaiso et conséquemment une déviation de 350 milles de leur course, ils avaient tous un désir extrême de mettre pied à terre dans le royaume de Robinson Crusoé, particulièrement les dames, toujours portées au romantisme et à la poésie. En effet le 18, au point du jour, les montagnes bleues de Juan Fernandez se dessinèrent à les yeux comme une vision féerique sortant du sein de l'océan. On peut imaginer toutes les émotions ils éprouvèrent à cette vue. Leur joie dut s'accroître lorsqu'en arrivant dans la baie au sud-ouest de l'île, ils y trouvèrent à l'ancre, près de terre, le navire Léopard, qui était parti de Boston pour San-Francisco il y avait cent vingt-jours, principalement chargé de bois de charpente, avec quatre-vingt-quatre passagers qui se trouvaient répandus le long du rivage, occupés à cueillir des pêches et d'autres fruits et à faire la chasse aux pigeons, aux chèvres sauvages et autres animaux jadis domestiques qui abondent dans l'île. Le héros de l'anecdote suivante paraît avoir été un des passagers ou de l'équipage du Panama. Pendant que les passagers des deux navires américains, qui se croyaient les seuls êtres humains alors sur l'île, préparaient un pique-nique commun sur le bord d'un ruisseau ombragé de myrtes, de piments et de bois de sandale, dans une vallée entre deux éperons que la principale chaîne de montagnes projette vers la mer, un géant d'Allemand qui était de notre parti, dit le correspondant, "et dont la voix ressemblait plutôt au beuglement d'un taureau des Attakapas qu'aux sons d'un chalmier d'un berger, gagna à pas de loup une petite éclaircie, aperçut un homme qui n'était évidemment pas des nôtres, à quelque cent verges plus bas, activement employé à cueillir des pêches. Il parvint en avoir déjà cueilli à peu près autant qu'il en avait besoin, et les avait mis dans un tas sur l'herbe. A côté de tas était sa chemise rouge, dont il voulait sans doute faire un sac pour les porter. Il était dans l'acte d'attendre à une branche qui cassait presque sous le poids des fruits appétissants, lorsque notre Allemand eut la fantaisie de pousser un hurlement affreux, imitant celui d'un loup. L'homme s'arrêta soudain dans son ouvrage, regarda d'un air effaré tout autour de lui, paraissant incertain ce qu'il devait faire. Mais ne voyant rien et n'entendant plus de bruit, il atteignit de nouveau à la branche tantente, lorsque notre gaillard tenta poussa encore un hurlement dont le pareil, j'en suis sûr, n'avait jamais réveillé les échos de ce lieu solitaire. L'homme n'hésita plus, mais saisissant sa chemise, sans prendre le temps d'y mettre les pêches, il se sauva en houlissant vers le rivage avec la vitesse du daim effrayé, l'Allemand le poursuivant, mais se tenant hors de vue, et lui envoyant à de courts intervalles d'affreux rugissements. Le pauvre homme ne retourna jamais la tête, mais continua sa course rapide aussi loin que nous pûmes le voir, jetant de grands cris, soit pour appeler au secours ou pour effrayer l'animal dont il se croyait poursuivi. Hans revint bientôt, et nous terminâmes notre dîner par un dessert fait du butin qu'il avait pris. "Quelques heures après, nous rencontrâmes notre héros, qui appartenait, comme nous le découvrîmes alors, à un brick arrivé le matin. Il était près du rivage, entouré de ses compagnons ébahis, à qui il racontait son aventure avec beaucoup d'animation et de gestulation. Nous sommes arrivés au moment où il terminait son récit en disant que se trouvant sans armes, et sachant que le bruit effroyable qu'il entendait ne pouvait provenir que de quelque bête féroce, il avait cru que le parti le plus sage était de lutter de vitesse plutôt que de force avec l'animal. A cette observation nous ne pûmes nous empêcher d'éclater de rire ; mais il ne soupçonna pas la cause de notre hilarité ; il parut croire qu'elle était excitée par la conclusion spirituelle de son récit. Ne voulant point détruire le romantisme de son histoire, nous le laissâmes sans explication ; et sans doute, quand son journal sera publié, vous y trouverez une narration saisissante de cette affaire, sous quelque titre comme celui-ci : "Une aventure remarquable ; l'auteur échappa à des bêtes sauvages dans l'île de Juan Fernandez."

(Du Courier des États-Unis.)

"DÉPLORABLE ACCIDENT.—Une affreuse catastrophe survenue au milieu d'une partie de plaisir, vient de jeter le deuil et l'épouvante dans la petite ville de Lynnfield située sur le lac Sunting, mais cette fois ce n'est pas la vapeur ou d'imprudens ingénieurs qu'il faut en accuser ; car l'embarcation qui en chavirant a causé la mort de treize personnes, était un de ces bateaux plats que l'on fait mouvoir au moyen d'une roue qui dirige une manivelle. Voici les détails que l'on trouve sur ce triste sujet dans les correspondances : Le 15 août, une réunion de cent ou cent cinquante personnes faisant presque toutes partie de la société de l'Eglise chrétienne de Lynnfield, organisèrent une excursion de plaisir. La fête avait fort bien commencé. On avait un pique-nique sous les allées ombreuses qui bordent un étang délicieux aux environs de l'hôtel de Lynnfield. Après ce repas on se procura un bateau et l'on se mit à parcourir l'étang et à côtoyer les bords de l'île en tous sens. Plusieurs groupes accomplirent cette promenade sans encombre. Mais à une des courses du bateau, vingt-cinq personnes y montèrent, ce qui était beaucoup trop, puis-que l'embarcation n'en pouvait porter sans danger que quatorze : ce détail était connu de ceux qui avaient fait le marché ; mais

dans l'animation du plaisir on n'en fit aucun compte, et cette imprudence fut payée hélas ! bien cher. Quoique surchargé, le bateau pouvait encore avancer, mais il eût fallu que les passagers restassent immobiles. Un air suffoquant pour troubler l'équilibre, comme on ne l'éprouva que trop.

La manœuvre fit jaillir un peu d'eau sur l'un des côtés du pont. Quelques personnes se portèrent sur l'autre, où l'eau arriva également et fit refluer les passagers vers le bord opposé. Ce mouvement, plusieurs fois renouvelé, imprima un assez fort balancement qui effraya quelques personnes. Au milieu de la confusion causée par cette terre, on ne calcula plus le moins du monde l'équilibre, et le bateau chavira complètement. Ce fut alors une scène effroyable que l'on imagine, mais que l'on ne saurait peindre. Plus de la moitié des malheureux que l'eau engloutissait étaient destinés à ne plus paraître. Un M. J. Talbot eut l'adresse de se placer sur l'embarcation renversée, et bien qu'il ne sût point nager, il réussit à sauver plusieurs personnes. Un autre individu et un jeune garçon parvinrent à gagner le rivage. Quoique l'on en fut à peu de distance, et que le lac fut extrêmement calme, treize personnes, presque toutes de jeunes filles et de jeunes femmes, perdirent la vie. Ce drame déchirant a eu plusieurs épisodes qu'on ne peut lire sans verser des larmes. Une mère et sa fille, Mme et Mlle Howard, ont été retrouvées sous l'eau enlacées dans les bras l'une de l'autre. On a retiré de l'étang les cadavres de deux enfants, l'un de six, l'autre de deux ans, ainsi que ceux d'un jeune couple, marié depuis quelques jours, M. et Mme Robert Shurtliff.

"LES VOLEURS D'ALBANY.—Les voleurs qui exploitent la capitale de l'État, paraissent donnés d'une aubaine peu commune. Trois d'entre eux faisaient une expédition dans une boutique qui se trouve au coin de Broadway et de Liberty street, lorsqu'ils furent surpris par deux hommes de la police qui voulurent les arrêter et qui se virent accablés à coup de pistolet. L'un d'eux fut blessé grièvement ; mais l'alarme était donnée. D'autres watchmen se mirent à la poursuite des malheureux et parvinrent à saisir deux d'entre eux, Johnson et Finnigan. Le premier surtout est un gaillard, qui paraît prêt à braver Dieu et le diable ; lorsqu'on l'a aperçu pour la première fois, il était fort paisiblement à cheval sur un vieux mur dans Liberty street et quand on l'eut amené au corps-de-garde, il conserva dans toutes ses réponses le sang-froid le plus cynique et la plus inébranlable indifférence.

"FRANÇOIS AU JEU.—La justice instruit en ce moment une affaire qui doit rejeter quelque jour sur les rubriques employées par les joueurs de profession et les chevaliers d'industrie qui abondent à New-York. Deux personnes venues à New-York, il y a quelques semaines, pour y acheter des marchandises, furent introduites dans la société de deux joueurs de profession par un ami, marchand aussi, mais dont les affaires se font dans cette ville. Ces étrangers, qui n'avaient aucun soupçon, se laissèrent aller à jouer aux dés dans un hôtel du quatrième district, qui jusqu'alors a toujours été considéré comme très respectable. En diverses séances, ils perdirent une somme de trois mille piastres. Samedi dernier, 17 courant, l'un d'eux se mit au jeu et continua jusqu'à ce qu'il eût perdu tout l'argent qu'il avait sur lui, et de plus, une somme pour laquelle il souscrivit un billet. Un ami auquel ces messieurs racontèrent leur aventure, prit aussitôt l'éveil, et concevant quelques soupçons, il provoqua une déposition devant le juge Montfort, qui ordonna la saisie des dés ; on s'aperçut alors qu'ils étaient à l'intérieur chargés de vif argent, et qu'ils ne pouvaient manquer de retomber sur certaines faces ; ceux qui connaissent le secret jouaient donc à coup sûr. Un mandat a été aussitôt lancé contre les individus qui s'en sont servis, et sans doute ils seront bientôt entre les mains de la justice, devant laquelle ils auront à s'expliquer sur ces dés qui gagnent toujours.

MARIAGES.

"En cette ville, par Messire St. Pierre, Gaspard Drolet, Ecr. de Québec, à Delle, Marie-Louise-Eugénie, deuxième et dernière fille de M. le juge Brimeau. — Le 23, M. Charles Sheppard, de Sorel, à Delle, Annelia-Sophia, fille de feu M. George Stanley, de cette ville.

DÉCÈS.

"En cette ville, samedi le 17 du courant, après une maladie de 6 mois, à l'âge de 23 ans, Dame Marie Thérèse Elmire Gaudry dite Bonbonnière, épouse de M. George Demers, du Pied du Courant. Elle laisse pour déplorer sa perte un grand nombre de parents et d'amis inconsolables. Ses funérailles ont eu lieu mardi le 20 du courant, et ses restes ont été déposés dans les voûtes de l'Eglise paroissiale de Montréal. Le 16, à la demeure de son fils, Subong St. Jean, à l'âge de 77 ans et 8 mois, Dame-Marie-Anne Auger, veuve de feu sieur Joseph Voyer. — A St. Germain, le 10 du courant, M. Barnabé Tanquay.

BAZAR ?

"MARDI prochain, 27 du courant, et les deux jours suivants, il y aura, à l'école St. Jacques, un BAZAR dont le but est d'aider à revêtir, pour l'hiver, les petites filles pauvres qui fréquentent cette école. Montréal, le 22 août 1850.

HOTEL RICHARD.

"CETTE maison, déjà connue du public sous le nom de Pension Privée, est sise à l'extrémité supérieure de la Place Jacques-Cartier (ancien Marché-Neuf), au No. 7. Les familles et les personnes voyageant pour leur santé, y trouveront en tout temps des chambres convenablement meublées, la tranquillité, et toutes les attentions désirables. L'établissement a vue sur le Beuve et réunit à la beauté du site les avantages de la centralité, du voisinage du port et des débarcadères des chemins de fer. Prix égaux à ceux des hôtels où il y a table d'hôte.